

« Il y a de cela vingt ans, au moment de quitter ma terre natale, je fus pris d'une excitation et d'une tension où l'impatience de découvrir la France le disputait à l'angoisse de l'exil. J'avais une fiancée, Chilane, mais une autre jeune fille, Silikani, la joyeuse effrontée, hantait mes jours et mes nuits. Pour échapper aux dilemmes amoureux et aux appréhensions qui me submergeaient alors, la musique africaine fut l'un de mes exutoires les plus efficaces...

J'ai conservé de ces instants le souvenir de rythmes cadencés et apaisants. Ils ont été de formidables digues érigées contre les torrents de l'amertume. On ne danse pas quand on est amer, on s'assoit, on gémit et on pleure. Quand on quitte la vallée des larmes, on se lève et on marche. Quand on veut se sentir pleinement heureux, on esquisse un pas de danse. Le voici! »

« En tisserand des hymnes de beauté, Richard Bona, tricote une mélodie que j'aurais voulu que tes oreilles entendent. La voix cristalline de Bona, s'élève, ample, comme un javelot dansant et frétilant dans les airs. Elle couvre ma douleur, l'entraîne à la fenêtre de l'aube pour mieux exprimer une interrogation qui fut la mienne et qui s'est éteinte comme une lampe ou le kérosène a tari :

Suninga,

Muna nyango, o suninga !

No tondi wan a guigna.

Autrement dit: « A quel moment de félicité te reverrais-je, ma petite fée? A quel instant décoré aux lumières d'allégresse scellerons-nous nos rapprochements longtemps repoussés mais devenus pressants. Je t'aime éperdument(...) »